

Des images et des représentations renouvelées ?

Marie-José des Rivières and Lori Saint-Martin

Volume 7, Number 2, 1994

Représentations

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057789ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057789ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

des Rivières, M.-J. & Saint-Martin, L. (1994). Des images et des représentations renouvelées ? *Recherches féministes*, 7(2), 1–5. <https://doi.org/10.7202/057789ar>

PRÉSENTATION

Des images et des représentations renouvelées ?

Marie-José des Rivières et Lori Saint-Martin

Il suffit d'ouvrir le *Petit Robert* pour que nous frappe la multiplicité des sens courants du mot « représentation ». Retenons quelques-unes des définitions qu'il propose : « le fait de rendre sensible (un objet absent ou un concept) au moyen d'une image, d'une figure, d'un signe » ; « l'image, la figure, le signe qui représente » ; et, en psychologie, « le processus par lequel une image est présentée aux sens ». Autrement dit, un seul et même mot signifie à la fois l'acte de désigner une chose au moyen d'une image, cette image elle-même, et la perception que nous en avons. Peu étonnant alors que la notion soit encore au cœur de tant de réflexions actuelles.

La pensée postmoderne, pour ne nommer qu'elle, a fait chavirer la croyance en une réalité univoque qu'un système de représentation (dont le langage est bien entendu le plus répandu) ne ferait que capter. Nous savons que, loin de restituer fidèlement les choses du monde, le langage construit la réalité au moment même où il la nomme. Autrement dit, la réalité est, elle aussi, un effet de discours, un produit de la représentation autant que son point de départ. La représentation est trouée, ouverte aux quatre vents. Surtout, elle n'est jamais neutre.

La représentation est aussi un concept sociologique. On ne peut étudier les images et les représentations sans situer les personnes qui les expriment dans leur milieu social et culturel. Il est souvent difficile de séparer l'image de la représentation, comme le souligne Paul-Henry Chombart de Lauwe (1969 : 47), qui ne trace pas de limites précises entre l'une et l'autre. Il distingue cependant, d'un côté, la représentation, qui est plus rationnelle, plus développée, plus consciente et, de l'autre, l'image, qui

a une forte coloration affective, [qui] jaillit parfois à l'improviste et peut s'imposer avec force. L'inconscient y joue un rôle souvent primordial [...] L'image prend progressivement une force active et devient une image-guide qui entraîne des comportements. Elle peut aboutir alors à la formation d'un modèle nouveau.

Les représentations des femmes correspondent à des séries d'images qui se sont superposées et coordonnées. « L'observation et l'analyse des images, des représentations et des modèles sont une des approches les plus importantes des aspirations collectives et des aspirations personnelles », toujours selon Chombart de Lauwe (1969 : 48).

Nombre de chercheuses féministes, dans divers domaines, se sont attachées aux aspects politiques de la représentation : très généralement, elles ont montré comment « la femme » et « le féminin » ont longtemps été des constructions masculines. La réflexion féministe n'a pu faire l'économie de la réévaluation, voire de la déconstruction de la manière dont les femmes ont d'abord été représentées dans les différentes sphères du savoir.

On sait donc que le thème des représentations touche tous les domaines où se trouve transposée la réalité des femmes. Dans les dernières décennies, on a étudié la représentation des femmes à partir de plusieurs angles d'approche (sociologique, psychanalytique, sémiotique, etc.). La question est toujours actuelle si l'on en juge par le fait que les auteures et auteurs des articles qui suivent viennent et traitent de disciplines aussi variées que l'architecture, la psychanalyse, l'art, l'étude des médias, la littérature et la sociologie. Leurs textes permettent de mesurer des acquis et d'esquisser certains bilans.

Pour présenter l'histoire des femmes architectes et celle de leur lente acceptation au Canada, Annmarie Adams nous ramène au début du XX^e siècle. Son étude des représentations visuelles des femmes (photographies, publicité, dessins) véhiculées, de 1924 à 1973, par l'importante revue de l'Institut royal d'architecture du Canada (IRAC), contribue à l'analyse féministe de la profession d'architecte. On y voit comment les hommes, qui dominaient la profession, percevaient leurs collègues féminines et comment on a longtemps tenté de limiter les contributions des femmes à la conception architecturale en présentant essentiellement leurs travaux d'architecture d'habitation et d'aménagement d'intérieur.

On ne saurait exagérer l'influence de la psychanalyse comme discours fondateur de l'époque moderne. Depuis les années 1970, des féministes, de Luce Irigaray, Sarah Kofman et Françoise Couchard en France à Jane Gallop, Jessica Benjamin et Nancy Chodorow aux États-Unis, ont déconstruit la pensée freudienne à l'aide des outils mêmes de la psychanalyse, c'est-à-dire en y repérant tensions, contradictions, ambivalences, angoisses inconscientes. La contribution particulière de Maryse Barbance, dans son article, est d'analyser à la fois la pensée consciente de Freud telle que sa correspondance la révèle et les affects inconscients que mettent au jour certains de ses rêves, en situant le tout dans le contexte des rapports de sexe dans la Vienne de l'époque de Freud (prostitution galopante, sexualité réprimée des jeunes filles à marier, émergence des premiers mouvements de femmes). Il semble que les affirmations de celui-ci sur les femmes soient « moins une position rationnelle qu'une position désirante » destinée entre autres à conjurer la toute-puissance imaginée de la mère parée d'attributs phalliques (la *spectral mother* de Madelon Sprengnether). La tentation est forte d'en conclure que le rapport à la femme et au féminin est la tache aveugle des penseurs même les plus éclairés par ailleurs.

Le monde des arts visuels, quant à lui, offre une contradiction saisissante : omniprésentes dans la peinture des hommes (pensons aux corps féminins nus, aux mères et aux enfants), les femmes n'ont commencé à figurer que tout récemment, dans l'histoire de l'art, à titre de créatrices. Dans « La femme comme *modèle* et comme cette *Autre* de la représentation visuelle », Marie Carani esquisse un bilan historique et critique de la présence des femmes dans la représentation visuelle; elle poursuit, pour ce faire, la réflexion amorcée notamment par Germaine Greer, Linda Nochlin, et, au Québec, par Rose-Marie Arbour ou Francine Couture. Jusqu'au XX^e siècle, il y a peu de contre-représentations véritables, peu de tentatives de montrer la femme autrement qu'en objet figé dans une passivité séductrice sous le regard d'un voyeur masculin. Même lorsque des femmes arrivent à s'affirmer en tant qu'artistes, la critique associe trop souvent leurs oeuvres à des thèmes traditionnels (expressions d'émotions, de passions ou de pulsions) ou encore à certaines

formes, instinctives et souples, plutôt que construites et géométriques. La fin de l'article est consacrée à l'émergence, depuis les années 1970, d'une réflexion soutenue de femmes artistes sur la notion même de représentation, accompagnée de nouvelles images : importance accordée au corps féminin non idéalisé et au corps de l'homme, déconstruction des stéréotypes culturels, travail sur les fantasmes et les interdits, etc. Comme le montre l'auteure, la représentation visuelle de la femme est une question essentielle, car cette représentation peut conforter la domination patriarcale ou la contredire radicalement.

Dans la mouvance de la réflexion qu'ont amorcée des féministes américaines sur la sexualisation du regard au cinéma, Christiane Lahaie s'intéresse au difficile passage entre deux systèmes de représentation, en traitant de l'adaptation cinématographique de deux romans féministes, *Laura Laur* de Suzanne Jacob et *La servante écarlate* de Margaret Atwood. Du roman au film, ce qui s'est perdu, c'est la maîtrise qu'a la protagoniste de sa propre histoire grâce à ses actes narratifs. Maîtrise dont elle se voit dépouillée dans le film qui la met en scène pour devenir un objet dont on fait ressortir la beauté ou la passivité. Dans ces deux cas, donc, des représentations romanesques novatrices cèdent le pas à une image qui a plus à voir avec les poncifs du cinéma masculin traditionnel qu'avec un quelconque renouvellement des formes. Faut-il en conclure que « le cinéma empêche toute subversion narrative » ? L'auteure voit plutôt quelque espoir du côté du cinéma d'avant-garde, notamment féministe.

Quand sentirons-nous, dans l'industrie audiovisuelle, la volonté d'une juste représentation de l'imaginaire et de l'expérience des femmes ? L'article d'Estelle Lebel et de Colette Beauchamp, « Moitié Moitié sur les écrans : de l'attribution des fonds publics dans l'industrie audiovisuelle », démontre qu'on n'accorde encore aux femmes cinéastes qu'une trop faible part des fonds publics, sous toutes sortes de fallacieux prétextes : les demandes seraient moins nombreuses, les projets plus faibles et de moindre valeur commerciale. Mais, comme le suggèrent les auteures, ne serait-ce pas plutôt les fantasmes masculins qui serviraient de normes de qualité ? Elles soulignent aussi le caractère discriminant du discours sur « le libre jeu des talents » comme facteur de sélection au moment de la répartition des fonds publics. Dans les faits, les femmes de l'industrie audiovisuelle québécoise doivent se battre davantage et être plus talentueuses que leurs collègues masculins pour jouir des mêmes avantages. Outre l'étude de l'évolution de la présence des réalisatrices, l'analyse de Lebel et Beauchamp présente les actions pour l'équité déployées par les femmes du milieu de l'audiovisuel.

La littérature offre un autre lieu privilégié à partir duquel il est possible d'examiner les relations entre genre et représentation. S'inspirant en partie de théories féministes du rapport mère-fille-créativité élaborées par Luce Irigaray, Nancy Huston et Chantal Chawaf, Lori Saint-Martin s'intéresse à la représentation de la maternité dans trois romans québécois contemporains : *La cohorte fictive*, de Monique La Rue, *La maison Trestler*, de Madeleine Ouellette-Michalska et *Le bruit des choses vivantes*, d'Élise Turcotte. L'émergence en littérature d'un point de vue de mère (la plupart des textes présentent la perspective de la fille) s'accompagne d'une réflexion sur la création artistique, dont les femmes ont longtemps été exclues au nom de leur fonction de reproductrices de l'espèce. Tout un volet occulté de l'expérience des femmes – leur rapport intime et

quotidien à la maternité et à l'enfant – accède ici à la représentation, renouvelée elle aussi. Car, pour rendre cette expérience, les auteures inventent de nouvelles formes romanesques ainsi qu'une nouvelle éthique fondée sur le respect de l'autre et sur le refus des oppositions binaires. Ainsi, « la représentation littéraire se transforme lorsque la mère accède au statut de sujet parlant dans la fiction au féminin ».

Notre publication se termine par deux notes de recherche qui traitent de la question des femmes et du travail dans de très larges corpus.

Tout d'abord, les travaux que nous présentent Julia Bettinotti, Paul Bleton, Marie-José des Rivières et Denis Saint-Jacques étudient l'évolution de la représentation des femmes dans les productions de grande consommation de 1945 à nos jours (romans policiers, d'espionnage, nouvelles publiées dans les magazines, romans d'amour et best-sellers). Voulant montrer la nature des liens qu'entretiennent le développement général de la société au Québec et celui de la fiction populaire qui y est consommée, cette recherche s'inscrit dans une problématique assez polémique. Elle postule en effet que les médias qui ont la plus grande audience participent activement aux transformations sociales en intégrant, en l'occurrence, des préoccupations à caractère féministe.

Pour sa part, Hélène David traite de la représentation des femmes et des enjeux qui les touchent davantage lorsqu'elles avancent en âge. Elle résume la problématique à partir de laquelle elle a constitué, avec Rolande Pinard, une bibliographie analytique de quelque 200 titres sur les femmes vieillissantes au travail et à la retraite dans les textes scientifiques. Faisant le point sur l'état des connaissances actuelles et sur les acquis, cette note met aussi en évidence les lacunes dues au fait que les recherches en gérontologie sociale, tout comme celles sur le travail et le vieillissement, ont longtemps été dominées par des problématiques axées sur la situation des hommes. Cependant, les perspectives asexuées, la sous-représentation, les stéréotypes et le langage sexiste qu'on pouvait déceler avant les années 1980 font peu à peu place au traitement équitable des sexes dans une dynamique de rapports sociaux. Hélène David propose enfin des priorités de recherche dans ce champ d'études en croissance et en mutation.

Que conclure, au terme du parcours ? Où en est la représentation des femmes dans les différentes disciplines ? Chose certaine, dans toutes les sphères du savoir ou presque, des femmes doivent encore remettre en cause les stéréotypes et les silences, démasquer les partis pris que recèlent des enjeux ou des critères de sélection prétendument neutres, revendiquer leur juste place. Ce travail critique n'est pas terminé. Elles proposent et repèrent, par contre, dans leurs créations et dans leurs analyses, de nouvelles images, de nouvelles représentations des femmes, qui vont au-delà du fantasme ou du cliché. Autrement dit, le travail féministe sur les représentations est double : déconstruction des images traditionnelles (le tableau humoristique de Sally Swain, repris en couverture, est, à cet égard, éloquent) et création de contre-représentations plus proches de l'expérience vécue et des aspirations des femmes que des désirs ou des craintes des hommes. Les articles réunis ici montrent que, d'une discipline à l'autre, les possibilités concrètes qu'ont les femmes de renouveler la représentation varient énormément. Dans les arts visuels comme en littérature ou en sociologie, les femmes ont déjà beaucoup remis en question et fait évoluer les représentations. Dans un domaine comme

l'audiovisuel où, pour avoir accès à l'équipement et aux budgets indispensables, il faut passer par des comités de sélection où les hommes sont majoritaires, les projets conçus et réalisés par des femmes percent souvent difficilement. Cela dit, sans crier trop tôt victoire, on constate que le fait même de poser la question de la représentation des femmes est signe de renouveau. Au-delà des frontières disciplinaires, on le voit, tous les articles réunis ici traitent d'un seul et même enjeu : la capacité des femmes de s'imposer comme *sujets* à part entière de la représentation dont elles ont été de tout temps les objets et le support.

*Marie-José des Rivières
Groupe de recherche multidisciplinaire féministe
et Centre de recherche en littérature québécoise
Université Laval*

*Lori Saint-Martin
Département d'études littéraires
Université du Québec à Montréal*

RÉFÉRENCE

CHOMBART DE LAUWE, Paul-Henry
1969 *Pour une sociologie des aspirations. Éléments pour des perspectives nouvelles en sciences humaines*. Paris, Denoël.